

Chapitre Un (ouverture) : Le Réveil

*

TOUS les matins, les yeux encore collés par le sommeil, le fossoyeur prenait son escabeau qu'il mettait tout contre la grille d'entrée du cimetière pour en affûter les barreaux supérieurs. Personnellement, il ne saisissait pas véritablement l'utilité de cette tâche, mais « les ordres viennent de là-haut », lui disait-on, en montrant les nuages de l'index. Cette réponse est, de façon générale, une des plus universelles qu'il soit. Son efficacité ne doit jamais être remise en cause au risque de mener à l'effondrement du monde tel que nous le connaissons, nous autres, pauvres mortels.

Le fossoyeur frottait donc, avec dextérité et la tête vide, le papier verre contre le fer rouillé de la grille. Souvent, il se devait préalablement de retirer les corps de clochards qui s'y étaient empalés pendant la nuit tandis que ces malheureux cherchaient abri dans un cercueil entrouvert offrant une place et/ou de la compagnie. Certains matins plus gris que les autres, il arrivait aussi que l'on trouve, plantés comme des saucisses d'apéritif sur un cure-dent, de blanches colombes qui s'étaient endormis en volant ou encore de jeunes enfants somnambules qui se rendaient à l'école, au milieu de la nuit, en pyjama, les yeux fermés, le trop lourd cartable sur le dos et les bras tendus vers l'avant. Dormir est un danger pour la vie. Les grilles du cimetière étaient aussi la deuxième destination préférée des suicidaires après le pont vieux au nord de la ville. Même si de nos jours la tendance semblait s'inverser et que beaucoup de névrosé en phase terminale abandonnaient spontanément l'idée du pont car ils avaient peur de l'eau ou car ils ne savaient pas nager.

Les plus habiles des promeneurs nocturnes mourraient au-delà de la grille d'un tétanos foudroyant, mais rares étaient ceux qui avaient la politesse de s'enterrer eux-mêmes. Donc, le fossoyeur les enterrerait tous, c'était là sa deuxième tâche de la matinée. Les enterrements étaient anonymes, sauf, bien entendu, quand les malheureux portaient une médaille autour du cou. Le fossoyeur récitait les prières de toutes les religions qu'il connaissait dans chacune des langues qu'il connaissait pour chacun d'entre eux, une fois la tombe recouverte. Il était très professionnel et connaissait le sens du mot déontologie. Mais la place se faisait rare, les murs d'enceinte qui délimitaient le cimetière ne se pouvaient reculer, si bien que l'on se devait, dans la mesure du possible, d'enterrer plusieurs corps dans le même trou en faisant fi des bonnes manières.

Ce spectacle de l'horreur servi aux premières lueurs du jour, le fossoyeur s'y était habitué comme on s'habitue au quotidien à une mauvaise soupe trop salée. Il ne se demandait même plus quelle force mystérieuse guidait ces malheureux jusqu'aux portes du royaume des morts. Le mystère qui entourait ce magnétisme était lourd et épais comme la brume qui bordait les allées le dimanche matin. Une manifestation de la Mort en le sein même de la vie apparaissait comme la seule explication plausible au charme ténébreux de ce point tellurique de l'au-delà. Le fossoyeur était bien gentil, un peu tristounet comme la profession l'y obligeait, mais il ne causait jamais au crâne et n'était en rien et pour rien mystique. Aussi toutes ces réflexions métaphysiques, elles lui passaient à dix milles au-dessus de la tête, et il s'était juré depuis le début de les enterrer six pieds sous terre pour ne pas faire de cauchemars. « Les ordres viennent de là-haut » se contentait-il de penser en pointant les nuages de l'index. C'était suffisant.

*

Bref, une fois les barreaux bien appointés, les fraîchement morts recouverts de terre, le fossoyeur ouvrait les grilles aux visiteurs diurnes avant d'aller promener son chien entre les tombes.

Le chien était un husky qui avait voyagé depuis la lointaine Alaska et qui n'avait depuis lors jamais perdu son air triste caractéristique de sa marque canine. De plus, le husky n'était équipé que de trois pattes ce qui donnait à sa démarche un brin de charme qui inspirait un brin de pitié. De nature sensible, l'animal pleurait beaucoup devant les stèles, surtout quand les défunts étaient

jeunes et beaux. Le fossoyeur et le husky résolument triste s'engagèrent dans l'allée principale du cimetière d'un même pas claudiquant. Le vieux traînait le poids des années comme un boulet à sa cheville, le chien se débrouillait en sautillant, faute de béquilles. Après s'être enfoncés dans le royaume de la Mort, ils s'arrêtèrent net au-dessus d'une tombe cassée et dépouillée de toute fantaisie par l'érosion des siècles.

Le fossoyeur, attristé par cette profanation du sommeil sacré par le temps, songea à ce qu'il pourrait faire pour racheter ce manque de respect. Aussi, par sympathie pour le défunt qu'il ne connaissait pas, le fossoyeur, pieds joints, bras tendus perpendiculaires au tronc, imitait la croix chrétienne. Les os anonymes entassés au-dessous étaient athées, mais le geste était noble de cœur. Le husky, les yeux pleins de larmes, s'étala sur la pierre (encore rafraîchie de la nuit) pour hurler à la mort. Jusqu'à l'heure tardive de la fermeture, le fossoyeur gardera sa forme de croix et le husky sa truffe mouillée parce qu'endeuillée.

Il est important que les différents éléments d'une histoire trouvent leurs places fixes, petit à petit, pour au mieux dépeindre le tableau dans son ensemble. Le vieux et le cabot avaient trouvé la leur. Ils se pétrifièrent dans leur pose et se changèrent comme en statue pour décorer la butte, au milieu de laquelle serpentaient les allées, galeries de défilé de ce qui s'apprête à devenir un cirque funeste.

*

Pendant une paire d'heure, seul le soleil au-dessus des statues se permettait de voyager, comme à son habitude de l'est vers l'ouest sur cette rampe qui le tient au ciel. Aussi, ce n'était plus les premières lueurs mais bien les secondes voire les troisièmes. Le soleil n'était pas chaud, ce jour-là, il était un peu froid. Il bougea encore jusqu'à ce que sa lumière adopte l'angle parfait pour éclairer l'arrivée des visiteurs.

Ces visiteurs étaient et nombreux et divers et variés dans tout ce qui pouvait les caractériser. Il y avait ceux qui étaient vieux, et puis, ceux qui ne l'étaient pas, les habitués et les autres. Le cimetière était très fréquenté. Se baladaient dans les allées, les peintres, les sataniques, les veuves, les amoureux, les arrosoirs, les pilleurs de tombe, les curés, les touristes, ou encore les chats noirs...

Tous avaient déjà entendu parler de la Mort, mais chacun entretenait avec elle un rapport tout particulier. Certains la sentaient en eux et cela les effrayait, d'autres la trouver belle et en étaient tombés amoureux. On l'ignorait, on la provoquait. On l'appelait de milles façons différentes et l'habillait en noir, en blanc, elle était tantôt une reine belle, tantôt une ombre armée d'une faux.

À l'extrême, les plus farfelus des intellectuels qui arpentaient la butte ne croyaient pas que la Mort existât vraiment. Ils condamnaient cette idée comme étant le fruit d'un complot international orchestré par les requins nazis dont l'objet serait de contrôler les masses populaires en leur faisant croire que tout finissait. Selon eux, tout cet appareil pour corbillard n'était que de la poudre jetée aux yeux des naïfs et des peureux, comme on l'avait fait jadis avec la religion. Rien que des sottises, balivernes et crétineries ! Je ne fais que rapporter ici leurs réflexions. Loin de moi ce blasphème. Mais après tout, peut-être avaient-ils raison, qui sait ?

Les errants du cimetière étaient donc chacun à leur affaire quand Selmar entra. Aussi, ils ne le remarquèrent même pas. Selmar avait un sac de cuir en bandoulière, un chapeau sur la tête et une pipe à la bouche. Son histoire et son destin avaient ce quelque chose de singulier. Chacun à ce quelque chose de singulier quelque part dans sa vie mais c'est pourtant lui qu'il nous faut suivre car c'est lui qui fera la plus belle des balades.

Chapitre Deux : La Mort

*

SELMAR s'arrêta juste au-delà de la grille et jeta un regard panoramique de gauche à droite comme on lit. Il ne savait guère par où il devait commencer sa visite. Alors il regarda l'allée du milieu, celle qui est bordée de part et d'autre par des saules pleureurs au garde à vous, dont les branches retombaient, dont les feuilles au bout d'elles étaient bercées par le vent et balayaient le sol de poussière. Il avait déjà eu l'occasion dans sa jeune vie de parcourir maints et maints cimetières comme celui-ci. À vrai dire, il s'agissait là d'une de ces activités extraprofessionnelles favorites. Il y cherchait quelque chose de bien précis. Et le bruit du vent dans son oreille lui laissa penser, je ne sais pourquoi, que ce cimetière-là était le bon. Sans n'avoir besoin de rien d'autre que de cette intime intuition, il s'engagea dans l'allée principale, condamné à être convaincu de ce qu'il sentait.

Sitôt le croisement résolu, il passa devant le robinet qui fuyait sensiblement et qui laissait ses gouttes pleurer sur l'arrosoir un peu plus bas. Plic ploc cela faisait. C'était un peu l'arrosoir arrosé. Selmar marcha encore sans croiser personne. Il passa ensuite devant les statues qu'il salua solennellement, d'une courtoise courbette en faisant danser son chapeau. Les statues ne cillèrent pas et restaient figés dans leur position déjà décrite. Sans se vexer de ce silence (auquel on ne peut que s'attendre quand on s'adresse à des statues), Selmar continua encore jusqu'à arriver devant les autres.

Selmar se contentait de voir et de marcher, il continuait de chercher son quelque chose. Cette mission, quelle qu'elle fût, n'avait pas le moindre rapport avec les autres du cimetière. Envers eux, il n'était rien de plus que le plus humble des marcheurs spectateurs. Jamais même il ne leur adressa la parole. Il n'était pas un des autres. Il lui suffisait de se balader et de regarder, je vous dis.

*

La première personne que Selmar croisa au cours de cette balade fut la vieille veuve. Cette dernière arrosait consciencieusement des fleurs en plastique devant une tombe bien tenue.

L'invention des fleurs en plastique est une erreur à mettre sur le compte de notre époque moderne. Lorsqu'il s'agira de les régler, les comptes, la note promet d'être salée, puisque on ne peut aller sans penser ne jamais avoir à payer : la maison ne fera pas crédit éternellement. Les fleurs en plastique pèsent lourd sur la balance car elles sont de ces non-sens par excellence. Tellement que le jour de leur invention, les poètes ont dû mourir une deuxième fois ! Les roses essayent, encore, poussent, fleurissent et brillent, sont regardés, hésitent, oscillent et choisissent, s'assombrissent s'endorment un peu, se résignent puis c'est fini. Elles meurent et leurs pétales tombent, elles ne sont pas de plastique ou alors c'est stupide.

Donc mémé arrosait les fleurs en plastique sur cette tombe qui était celle de feu son mari, et elle le faisait quotidiennement depuis plusieurs années déjà. Monsieur avait été un très honorable général qui avait, en son temps, gagné la plus grande et surtout la plus belle des guerres : L'ultime. Il avait ainsi contribué positivement à sauver le monde, sauvant nos vies à tous et donnant à nos enfants un monde mieux que meilleur. Un héros. Entre ses quatre planches, Monsieur portait son beau costume décoré de médailles et d'honneur que les vers n'avaient pas eu de remords à grignoter, et puis il y avait, allongé tout à côté de lui, son élégant fusil à deux canons. Monsieur avait ardemment insisté pour être enterré avec son fusil, par précaution, sait-on jamais ce qu'il peut se passer au paradis, disait-il dans son testament.

Mais la vieille ne pensait plus à lui du tout, elle ne savait pas très bien pourquoi elle venait ici tous les jours. Elle ne savait pas toujours s'il faisait jour d'ailleurs. Depuis fort longtemps, elle n'était bonne (et encore c'est beaucoup dire) qu'à grommeler à voix basse à longueur de journée. Un grommèlement continu et monocorde, caverneux peut être d'outre-tombe. Son âge plus qu'avancé était lourd à porter sur ses jambes usées jusqu'à la rouille. Les rides que la vie avait creusées sur son visage étaient démesurément profondes, la faisant ressembler à un monstre devant lequel les enfants fuyaient. La vieille devait être pluriséculaire, sa mémoire s'effaçait et ses lendemains n'attendaient plus rien. Les fils entre la vieille et la vie s'étaient décrochés, au fil du

temps. Les mémés sont vite oubliées de nos jours. Il y avait bien son chat noir auquel elle grommelait de temps à autres quand il était là, mais le pauvre minou ne comprenait jamais et préférait mieux aller seul au cimetière quand la vieille n'y était pas.

On peut dire que ce rituel quotidien d'arrosage des fleurs en plastique sur la tombe du Général était en définitive la seule chose qui pouvait ressembler à de la vie. Puis, le Général n'était peut-être pas son mari après tout. Elle ne savait plus. Autant dire que de cette vie à la mort, il n'y avait qu'un pas à faire. Malencontreusement ce pas elle le fit. Il fut fatal.

Son pied pris un mauvais appui sur le rebord de la pierre tombale. Elle glissa et heurta le lourd bloc de marbre en un bruit très désagréable mais relativement bref. Sous sa tignasse tirée et blanche, son crâne se cassa et de la brèche s'échappa du sang abondamment. Si j'étais un conteur rigoureux, il me faudrait aussi préciser que sa mâchoire fut brisée en trois endroits, tout comme son nez (ce qui n'arrangeait rien à son visage monstrueux). Encore porté par la force de la chute, le corps mort de la vieille, une fois au sol, roula de côté. Il finit par tomber derechef. Il tomba au fond d'un trou qui était creusé juste à côté de l'emplacement du Général. Le bruit qui se fit entendre lorsque la vieille atteignit le fond du trou fut tout aussi horrible que le premier, mais heureusement, la profondeur fit qu'il n'arriva pas tout à fait entier à nos oreilles.

Le fossoyeur avait fait ce trou par anticipation. Il connaissait l'âge de feu la mémé, il était d'ailleurs le seul, et il aimait prendre de l'avance sur son travail. Cet homme travaillait décidément très bien. La mort avait été spectaculaire. On n'en attendait pas autant d'une si petite vieille.

Selmar avait vu toute la scène sans mot dire. Dans sa tête, il était un peu bouleversé et triste mais il savait que ce sont des malheurs qui arrivent, aussi, il prit tout ça avec beaucoup de philosophie. Selmar, décidé à reprendre son chemin, se retourna pour regarder une dernière fois la tombe où reposait maintenant la jeune défunte. Il aperçut au-dessus d'elle deux hommes habillés de noir en train de se battre. En y regardant de plus près, il comprit qu'il s'agissait là du curé de la paroisse (qu'il reconnut à son auréole) et du satanique du quartier (qu'il reconnut à sa fourche). Les deux hommes étaient en train de s'envoyer des coups de poing au visage pour savoir lequel aurait le droit de prendre l'âme de la pauvre mémé morte.

Il faut savoir que c'est un marché qui rapporte gros en ces temps modernes. Les âmes perdues devaient bien trouver une cage pour voler librement. Le ciel et l'enfer se les arrachaient et la concurrence était très rude. L'un priait sur la croix, l'autre saignait sur le pentacle. La boxe est un sport très répandu chez les hommes de foi, ces deux-là étaient de grands sportifs bien entraînés. Il était difficile de distinguer les silhouettes l'une de l'autre, elles se tenaient, se brouillaient, toutes les deux noires. Encore du sang coula. La vue du sang excitait le sang et le combat alla crescendo en violence. L'enterrement digne de cette personne était important, une question non pas de vie mais bien de mort. Donc, ils allèrent jusqu'à s'entretuer, jusqu'à la folie, jusqu'à s'arracher le visage puis la vie. Leurs corps finirent étendus de part et d'autre du trou contenant la vieille. Des touristes japonais qui passaient par là eurent l'occasion de prendre beaucoup de photos.

Selmar, lui, en avait assez vu devant ces tombes-là, et il n'avait pas encore assez marché. Il trouva tout ce folklore nul à crever et reprit sa route d'un pas déterminé en se rappelant pourquoi il était ici : elle était ici, elle aussi, il le sentait, et il était sur le point de la trouver après l'avoir si longtemps cherché. Il laissa tout ça derrière lui. Un nuage gris couvrit le soleil qui avait froid et brouilla, le temps d'un instant, la lumière, les couleurs, des quatrièmes lueurs.

*

Quelque part comme au sommet de la butte, une fontaine était le centre de ce qui pouvait s'apparenter à un petit parc. Une paire ou deux de banc encerclés la fontaine qui ne crachait que par intermittence. La fontaine représentait une famille de serpent entremêlée et l'eau s'échappait de leur gueule pour se croiser dans les airs avant de s'éclater bruyamment dans le fond de la fontaine. À peu près toutes les heures l'eau coulait, puis, s'arrêtait jusqu'à la prochaine heure. Rien n'expliquait ce comportement inconstant. Il fallait le savoir c'est tout.

Le chat noir avait eu vent de la mort de sa maîtresse, car il se frottait en ronronnant tout

contre le rebord de la fontaine. Sur un des bancs, les amoureux s'aimaient muets, ils se regardaient et s'aimer. Parfois ils s'assoupissaient tendrement dans les bras l'un de l'autre jusqu'à ce que la fontaine espiègle les réveille.

À l'extrémité du petit parc, là où le cimetière redevenait un champ de pierre funéraire, le peintre était devant son chevalet, un très beau trépied à inclinaison ajustable. Il peignait frénétiquement et ses yeux en étaient révoltés. Le cadre réel de cette peinture était celui défini sur la gauche par la tombe d'un grand poète analphabète, sur la droite par un arbre mort très romantique. L'artiste était relativement jeune et beau, mais il s'en foutait, ce qui importait c'était l'Art. La passion avec laquelle il se livrait corps et âme à la peinture le rendait extrêmement talentueux dans ce domaine sacré, et quand il peignait son pinceau devenait incontrôlable, sa main s'excitait extravagamment comme devenue folle ou sous l'emprise de quelques forces supérieures. Mais le coup de pinceau était maîtrisé. N'ayant personnellement aucune compétence en la matière, je m'abstiendrais de toute critique sur l'œuvre de l'artiste. Je dirai simplement qu'il était un artiste.

Comme autres pièces centrales du tableau, il y avait le soleil, bien sûr, si étonnant ce jour-là, mais plus étonnant encore (c'est vous dire), il y avait le modèle. Elle était plus que modèle, elle était belle comme une déesse. C'était en réalité l'esclave de l'artiste mais elle n'était pas mal lotie, pas le moins du monde. Il s'occupait d'elle très convenablement parce que, selon lui, un mauvais traitement aurait pu abîmer le visage de la belle et assombrir son teint de princesse. Aussi il exauçait chacun de ses désirs possibles, si bien qu'on ne savait plus qui était l'esclave de qui. Tous les matins, c'était lui qui coiffait sa chevelure blonde de plusieurs mètres de long tandis qu'elle chantait.

La déesse était de ces beautés qui ne sont plus à la mode, plus enrobée que squelettique, ces beautés qui ravageaient le cœur des hommes du dix-huitième siècle. Il est difficile d'accepter que même la beauté soit soumise au règne tendancieux de la mode. Mais c'est pourtant la vérité et le modèle était donc d'une beauté anachronique. Le peintre la trouvait belle et ceci intemporellement car c'était un artiste. La déesse souriait et juste un voile d'un léger tissu caressait, de ses seins à ses hanches, sa peau nue.

Selmar arriva discrètement dans le petit parc après avoir longtemps marché. Il passa juste devant les amoureux qui étaient endormis et il s'installa sur le banc qui leur faisait pile face. Il assit son chapeau tout à côté de lui et souffla un bon coup. Le chat noir vint se frotter à ses chaussures, jouant le même jeu affectueux que précédemment avec la fontaine, il slalomait entre ses jambes en ronronnant.

Ce petit parc était paisible et Selmar savait apprécier ce genre de quiétude. Il sortit de sa poche gauche sa pipe qu'il bourra avec son tabac qu'il avait sorti de sa poche droite. Une fois le rituel méthodiquement accompli, il se jeta en arrière, affalé tout contre le dossier du banc. Il pensa à sa chasse au trésor à laquelle il pensait depuis toujours. Mais elle était sur le point de prendre fin, ici, c'était en n'en plus douter. Chaque pas qui le faisait avancer l'en persuadait davantage. Mais il ne fallait pas courir. Il ne voulait point laisser l'excitation gâcher le voyage. Il fallait prendre son temps. Se presser était la bêtise à ne pas faire. Il pensait en passant, comme chacun d'entre nous dans un cimetière, à toutes ces personnes qui avaient dû être mises en terre vivantes. Ces dernières, une fois leurs ongles arrachés à vouloir trop gratter, et leur vie résumée à ces quelques mètres cubes d'oxygène, avaient dû gravement regretter ne pas avoir pris leur temps quand, au quotidien, la vie les tuait. Aussi, Selmar fuma doucement, langoureusement même, avec le plus grand des plaisirs. Le chat d'un saut habile se retrouva sur les genoux de Selmar qui se mit à le caresser doucement, dans le sens du poil. Le petit animal câlin se dressait sur ses pattes à chaque aller et retour de la main du garçon sur son dos.

Sachant goûter à la saveur de chacune des bouffées de ce tabac, appréciant la compagnie douce de son nouvel ami, Selmar était confortable sur ce banc et le temps de sa pause, il s'accorda le délice du spectacle qu'offrait le peintre et son modèle.

Le peintre avait commandé à la déesse de ne pas poser. Tout au contraire, elle se devait de bouger devant le chevalet car l'artiste voulait sa toile vivante. Sans musique, la belle dansait par grandes envolées, ces mouvements étaient d'une lenteur incroyable, c'était à se demander comment elle s'y prenait pour les suspendre de la sorte. Comme si elle était le jouet du vent, et que le vent tournait autour d'elle, elle dansait ce ballet pour fantôme et donnait l'impression que plus rien n'était réel. Ses cheveux l'enroulaient et faisaient facilement cinq tours autour de son corps moelleux en épousant à la perfection ses contours aux formes avantageuses. La beauté étrange de la scène exacerba le sens artistique du peintre (le sixième) et en même temps la folie furieuse de sa main. Tout ceci au milieu d'un silence si dense.

Pour honorer ce silence et comme rien ne vaut le nu, dans la plus fidèle des traditions classiques, un ange passa. Il chipa le voile qui couvrait le corps de la déesse. Elle rougit un peu au niveau des joues car elle était nue. Mais elle avait un très beau corps et dès lors qu'elle sentit les caresses du vent à même sa peau, elle dansa encore mieux fantastiquement et se mit à chanter. Le chérubin coquin s'envola avec le butin de son vol qui flottait dans les airs, il sifflait pour faire l'innocent sans ne pouvoir s'empêcher de rigoler. Il fut abattu en plein vol, et le lourd coup de fusil résonna longtemps entre les tombes.

Les amoureux se réveillèrent en sursaut, la déesse nue s'immobilisa, le peintre décrocha ses yeux blancs de la toile, Selmar manqua de s'étouffer de fumée et le chat noir crissa et s'hérissa en miaulant strident puis s'enfuit. Le petit animal angélique avait été touché à l'aile par des chasseurs qui rodaient et maintenant des plumes flottaient doucement au-dessus de son petit corps gisant sur le sol, et le voile flottait plus doucement encore au-dessus des plumes. En ces temps modernes, la loi du plus fort ayant tout naturellement abrogée les lois pénales, la chasse était autorisée et même encouragée. L'organisation économique et commerciale du monde n'était plus en moyen de subvenir aux besoins de tous. L'appareil bureaucratique s'était encrassé, entartré jusqu'à la paralysie. Mais l'homme moderne avait eu l'intelligence de trouver des solutions.

Deux chasseurs moustachus avaient été attirés par l'odeur du sang répandu devant la tombe du Général, un peu plus bas (comme ils avaient faim, ils s'étaient régalés de sa veuve et de ses deux amis). Les hommes ne mirent pas bien longtemps à venir ramasser leur proie céleste. Sitôt qu'on les aperçut débarquer dans le petit parc, la déesse nue se mit à courir dans tous les sens, affolée par l'horreur et prenant subitement conscience de sa nudité. Elle voulait fuir comme un petit chat. Un deuxième coup de fusil se fit entendre car un des chasseurs prit la belle pour une gazelle. La déesse nue chancela au beau milieu de sa course. Elle ne se releva pas. Quand le chasseur prit conscience de son erreur, il ne se attrista pas, car cette bête-là était quand même bien dodue et pesait bien plus que son propre poids en viande on ne peut plus fraîche.

Le plus fort des chasseurs, celui qui avait abattu la belle, alla jusqu'à son corps qui semblait dormir et réussit au prix d'un effort digne de sa carrure à le mettre sur son épaule. Le peintre restait planté devant son chevalet, paralysé, et ses yeux étaient médusés. Le plus maigrichon des chasseurs alla vers l'ange gisant. Il s'avança vers lui pour le mettre dans sa gibecière mais en réalité, l'ange n'était pas mort, juste un peu abruti par la chute et son aile était brisée. Le chérubin n'était plus du tout coquin mais bien rageur. Il s'empara de son arc, sortit de son carquois une grosse poignée de flèche et se mit à tirer à tout va, en hurlant : Vengeance. Il eût le maigrichon en pleine tête. Malheureusement une flèche perdue prit le chemin du banc des amoureux. La flèche dessina une courbe invraisemblable et à la fin de sa course, les deux amoureux se retrouvèrent poétiquement empalés l'un tout contre l'autre. La flèche leur avait percé le cœur.

Considérant l'ange comme trop dangereux, le chasseur restant shoota pour mettre fin au carnage de ce petit démon. A l'impact, un nuage de plumes blanches s'éleva comme les polochons éclatés pendant les batailles de chambre. Plus de doute, l'animal était mort.

Là-dessus, la belle sur l'épaule, le chasseur partit car il ne pouvait porter plus de viande. Le peintre pleura en regardant la déesse morte partir la tête à l'envers, sa longue chevelure balayant le sol, à la manière d'un saule pleureur.

*

Selmar, lui, en avait assez vu dans ce petit parc là, et il n'avait pas encore assez marché. Il tira une dernière bouffée sur sa pipe, la vida et la nettoya consciencieusement mais rapidement comme le lui avait appris l'habitude. Puis, il se leva du banc et disparut entre les arbres.

Le peintre pleurait et pleurait. Sans s'arrêter de pleurer, il se décolla de son chevalet et fouilla dans sa valise d'artiste. Elle contenait des tubes de peinture, des pinceaux, des crayons colorés, mais aussi une corde, car une telle valise d'artiste doit toujours en contenir une. Le peintre pleurait. Il fit tout naturellement le nœud adéquat même s'il ne l'avait jamais appris. Il mit sa tête dans le nœud et monta à l'arbre mort qu'il peignait quelques minutes auparavant. Le peintre pleurait. En haut de l'arbre, il accrocha l'extrémité de la corde à une branche solide et sauta. Il était pendu à l'arbre mort et quand le peintre s'arrêta finalement de pleurer, la foudre frappa le sommet de l'arbre. C'était, on peut le dire, son plus grand chef d'œuvre. Dommage qu'il n'eut pu être devant son chevalet pour le peindre et poser sa signature dans l'angle mort du tableau.

Une bande d'intellectuel qui passait par là s'arrêta juste devant le pendu. Bien entendu, ces derniers ne surent reconnaître que c'était là de l'Art. C'est la malédiction éternelle de l'artiste que d'être incompris. Non, les intellectuels crurent y voir un nouvel artifice théâtral des requins nazis participant au complot qui faisait croire en une mort. Alors le troupeau qu'ils étaient se mit à ramasser des cailloux par terre et à les jeter sur le corps pendant en se moquant de la mort (de façon très érudite, je le leur accorde). La Mort, elle, ne fit pas attendre sa réponse, qu'elle exprima avec beaucoup de plaisir et de fantaisie dans son plaisir. Quatre cavaliers apocalyptiques surgirent de nulle part et décapitèrent leurs grosses têtes très efficacement. Il y avait l'Antéchrist, la Guerre, la Famine et la Télévision sur leurs chevaux blanc, rouge, noir, palot, qui étaient eux aussi de belles bêtes. Ils revinrent nulle part aussitôt, laissant derrière eux des moitiés d'intellectuels au milieu du parc paisible où seul le pendu balançait sous le coup des pierres qu'il avait reçu.

L'endroit était complètement vide et les secondes à rallonges. Les serpents de la fontaine crachèrent de l'eau interrompant ainsi le silence mais cette fois-ci, au doux bruit de l'eau, aucun ange n'est passé et les amoureux ne se réveillèrent pas.

Chapitre Trois : La Vie

*

LES lueurs s'étaient succédées, l'une après l'autre, sans se bousculer, jusqu'à la énième. La énième était la plus belle au goût de Selmar. Elle donnait à toutes les choses éclairées une ombre surréaliste. Mais il fallait avoir l'œil entraîné finement pour savoir la discerner des autres. Seuls quelques élus par-delà le monde avaient le privilège de pouvoir l'apprécier. Il était de ceux-là.

Selmar avait marché pendant très longtemps. Il était bien loin du petit parc paisible, de la tombe du Général, et de la grille d'entrée. À vrai dire, il était si loin de la grille que même s'il rebroussait chemin à ce moment même, il lui aurait fallu marcher jusqu'à la nuit, puis toute la nuit jusqu'à l'aube, pour l'atteindre. Mais telle n'était pas son intention car Selmar voulait voir jusqu'au bout du bout du cimetière. Dans cette partie-là, celle dont il approchait, peu de gens s'aventurait. Le fossoyeur lui-même n'en avait pas l'habitude. Les tombes y étaient très anciennes, et les noms sur elles, presque tous effacés. Les arrières petits-enfants des gens qui étaient enterrés-là étaient mort depuis des siècles, c'est vous dire. On ne faisait plus la différence entre les tombes des riches et celles des pauvres, toutes étaient de gros cailloux lisses. La Nature sauvage avait repris son droit, ici-bas. Les cyprès poussaient en cassant les stèles et de leurs racines chatouillaient les cadavres liquéfiés dans leur boîte de bois pourri. La mousse et les lichens avaient quasiment recouvert toute la surface des tombes et les animaux les plus improbables habitaient les mausolées.

Selmar marchait. Comme il avait mal aux jambes, il décida de s'arrêter à la hauteur de ce petit lac où de beaux cygnes noirs récitaient leur répertoire. Les cygnes chantaient très fort ce jour-là et ils ne savaient faire que ça. Même pas s'ils essayaient de flotter en faisant du sur place. Le vent les faisait dériver au fil de l'eau et les ramenait contre les berges où ils s'entassaient en une grosse tâche noire, où ils continuaient de hurler mélodiquement avec acharnement. Selmar les regarda avec patience car ces derniers semblaient vouloir dire quelque chose mais le langage des cygnes lui était inconnu, alors il renonça.

Il s'assit en tailleur sur une grande tombe couchée tout à côté du lac. De son sac de cuir qu'il portait en bandoulière, il sortit une grande nappe à carreaux rouges et blancs qu'il déplia sur toute la longueur de la pierre tombale ainsi devenue table. Selmar adorait manger dans les cimetières et cette longue balade lui avait ouvert grand l'appétit. De ce même sac, il sortit toute une ribambelle de mets qu'il aligna avec le sourire et avec soin devant lui. Il y avait des croissants au beurre saupoudrés de sucre roux et de poudre d'amande, des radis rouges à la croque sel, toutes sortes de fromage et du miel d'acacia, une tarte aux poireaux et au lard avec des fruits confits dessus, une à la rhubarbe qui sentait la cannelle, une salade de crabe et de pignon géant, du pain au pavot, des crevettes, de la confiture de lait et des pommes vertes et du raisin blanc... Au milieu de la nappe et des provisions à profusion, une bouteille de vin rouge trônait. Les différents aliments étaient placés dans l'ordre où ils seraient mangés. Mais l'ordre de Selmar n'avait rien de conventionnel : c'était celui de ses envies. Bien présentée, la table était jolie à voir avec toutes ces couleurs, mais cela ne dura pas. Il dévora son repas comme un sauvage. Ça dégoulinait parfois au coin de sa bouche pleine et ça tombait à plat sur la nappe en faisant des tâches partout et des onomatopées peu distinguées, mais ce n'était pas grave. De temps en temps, Selmar buvait une grosse gorgée de vin au goulot avant de se jeter à nouveau sur la bouffe. C'était à se demander comme une bouche humaine pouvait contenir autant. Selmar adorait manger dans les cimetières.

Il ne resta rien, toutes les choses comestibles furent englouties, voracement. À la fin, il en avait jusqu'aux oreilles, il prit le coin de la nappe et d'un revers il essuya le tout pour être un peu plus présentable. La nappe semblait avoir été le tapis d'un grand champ de bataille. Selmar se jeta en arrière et but calmement, comme fier de lui, le reste de la bouteille de vin, et ceci jusqu'à la lie. Sitôt fait, il réalisa à quel point il se sentait bien heureux. Son corps était lourd mais son esprit planant.

Il rassembla de ses deux mains assez de mousse pour faire un oreiller grand luxe, sur lequel il posa sa tête pour faire une sieste bien méritée. Il s'allongea sur le dos et mit son chapeau sur ses

yeux, à la manière d'un cow-boy. Les cygnes continuaient de chanter. L'effet des berceuses sur Selmar était immédiat, il s'endormit comme un poupon et fit des rêves.

*

Il rêva qu'il était allongé sur une tombe, la tête sur un oreiller de mousse et qu'il se réveillait à côté d'un lac. Il rêva qu'il avait fait un rêve étrange dont il ne se rappelait pas, mais heureusement ce n'était qu'un rêve. Il rêva :

Le cimetière ressemblait à quelques détails prêts à celui que nous avons déjà visité mais nous avions débarqués dans un autre monde, cela ne se voyait presque pas mais cela se sentait. Le ciel noir avait des teintes rouges. Quand Selmar se réveilla dans ce monde autre, il faisait nuit. Mais la nuit était curieuse, elle était un peu floue et semblait être simplement posée sur les choses. Il crut d'abord que cette impression était celle qui caractérise les premières secondes des yeux ouverts mais il ne s'y habitua pas car les choses étaient ainsi, porteuses floues de la nuit. Sa mémoire dans ce rêve était partie, il ne souvenait de rien et ne souvenait pas même ne pas se souvenir. De la musique parvint à ses oreilles et quand il se retourna vers le lac, il vit une compagnie de jeunes filles nues en train de se baigner et de chanter leur répertoire dans un langage incompréhensible mais mélodique. Elles faisaient la planche et flottaient sur l'eau comme des sortes de gros canards noirs.

Selmar se laissa comme porter entre les ifs, au ralenti. Ces derniers végétaux s'élevaient en serpent de fumée vers le ciel rougeâtre. Les ifs étaient disposés de part et d'autre du chemin de graviers (blancs fluorescents) dispersés à intervalle régulier. Tout au bout de cette galerie de fantômes, une lumière diffuse perçait avec humilité. Selmar se dirigeait vers elle sans toucher les graviers, en glissant. Il avançait, ou était-ce la lumière qui avançait vers lui en grandissant ? Cet interminable infini finit par se terminer, au pied de la source d'éclat. Les ifs s'écartèrent poliment pour laisser s'ouvrir la scène.

Au milieu d'une plaine, un grand feu brûlait, il était fait de belles flammes bleues qui s'évanouissaient et renaissaient sans cesse. La fumée qui s'en dégageait s'élevait vers le ciel comme des chapeaux d'ifs. Une foule de gens encerclait le feu de leur ronde. Habillés de blancs, chacun tenait ses voisins par la main. Selmar s'approcha un peu. Le sol, qu'il survolait presque, était maintenant d'herbe qui devait être verdoyante mais que les couleurs de la nuit transformaient en violet. Il put voir, dans le feu, au sommet de la pyramide de branches et de tissus noués qui l'alimentaient, un cercueil léché par les flammes. Devant cette relique macabre, la foule blanche riait à tout éclats. Selmar s'approcha encore davantage pour voir ces gens-là. Il passa sous la barrière de leurs bras et se planta devant un homme d'un âge certain qui se marrait à pleine gueule.

Selmar prit tout à coup conscience d'une chose étrange. Il considéra le visage de l'homme différemment car ce visage-là lui disait quelque chose. Mais il ne savait dire quoi. Puis Selmar regarda la petite fille qui tenait la main de ce monsieur, et cette enfant aussi il avait l'impression de la connaître sans se rappeler d'où, de comment ou de pourquoi. Il commença à tourner dans la ronde de plus en plus rapidement, à courir entre les gens et les flammes, et les visages qui défilaient, il les connaissait tous. Pourtant à chaque fois qu'il s'efforçait de les rappeler à sa mémoire, le même vide emplissait sa tête. Ils pouvaient être n'importe qui, mais ils n'étaient pas des inconnus, Selmar le savait pour sûr. Ils riaient tous dans leur costume blanc en regardant ce cercueil roussir dans le feu.

Selmar était perdu entre tout ça et les choses qui continuaient d'être floues. Il n'avait de cesse de se frotter les yeux. Au milieu de ses trous de mémoire, il se mit à regarder le cercueil roussir. Il voulait savoir à l'enterrement de qui il était en train d'assister. Les flammes bleues avaient mangé le bois de la boîte. Il forçait ses yeux à voir mais la chaleur tremblante rendait impossible l'identification du défunt. Pourtant, il voulait voir, absolument : cela tournait à l'obsession. Alors il s'approchait encore du monument de flammes mais le feu l'attaquait au visage et l'empêchait d'avancer davantage. Selmar faisait un pas en avant, deux en arrière. Il se frottait les

yeux et repartait pour finir par battre en retraite, vaincu. Cela dura plusieurs heures ennuyeuses jusqu'à ce que son visage fût mouillé.

Puis sans la moindre sommation, au-dessus de lui, le ciel se brisa avec fracas et donna ainsi naissance à une vaste ombre blanche. Selmar leva la tête mais cette ombre était aveuglante, alors il baissa la tête. Un oiseau majestueux s'échappa du feu tout banalement et alla se perdre dans cette absence de ciel dont la forme était douteuse. Puis plus rien. Il avait rêvé qu'il se réveillait et puis il se réveilla. Le rêve disparut aussitôt au contact de la réalité : le rêve s'émietta et les miettes s'éparpillèrent. Il n'y avait là-dedans pas plus de souvenir que dans une bulle de savon qui aurait voyagé tout autour du monde avant d'éclater. Selmar se réveilla donc, tout simplement, la tête sur un oreiller de mousse, tout était un peu flou et il faisait déjà nuit.

*

Parfois, quand on se réveille un sentiment très fort nous habite sans que l'on en connaisse l'origine. Les plus terre-à-terre osent dire que cela a un rapport avec le pied à l'aide duquel on s'est levé. Or Selmar était encore allongé, à peine avait-il repris conscience qu'il se sentait étrange, sans raison. Le rêve lui avait laissé ce goût dans l'âme. Il se réveillait parce que le chat noir de la vieille était en train de lui lécher le visage, ce qui lui laissait un tout autre goût. Malgré toute la sympathie que Selmar avait pour ce chat, son premier réflexe fut de l'écartier du bout du bras. Puis le garçon frotta ses yeux et essuya son visage mouillé de bave féline en expliquant confusément au petit chat que chaque espèce avait ses propres rituels de toilette et que lui-même ne venait jamais lécher le petit chat endormi. Le chat avait de très grands yeux qui miaulaient.

Toute cette aventure rêvée n'était qu'un souvenir effleuré dont Selmar arrivait mal à saisir les tenants et les aboutissants. Il avait un sacré mal de tête et se disait que la bouteille de vin qu'il avait séché y était sûrement aussi pour quelque chose. Pour se remettre un peu les idées en place, Selmar enfouit sa tête dans ses mains, entre lesquelles il la revissa pendant quelques minutes, en silence. Il lui fallut bien quelques minutes supplémentaires pour réaliser que ce silence était anormal. Il se tourna vers le lac où il eût la tristesse de constater que si les cygnes ne chantaient plus, c'est qu'ils flottaient à l'envers, pour toujours dans leur coin noir, du moins jusqu'à ce que le vent en ait décidé autrement.

Selmar n'avait jamais eu peur de la nuit, on peut même dire que, comme son ami le chat noir, il y voyait les choses clairement. Donc, c'est sans appréhension aucune qu'il se leva d'un coup et des deux pieds en même temps. Il secoua la nappe pour laisser s'envoler les miettes, puis il la plia et la rangea dans son sac avec la bouteille vide de verre vert, avant de reprendre son chemin. Une seule voie s'offrait à lui pour aller encore plus loin dans le fond du cimetière où les hommes n'allaient plus. Cette absence de choix réduisait maintenant la balade à un bec d'entonnoir. C'était une allée d'ifs, beaux et hauts, qui, au milieu de la nuit, prenaient des poses grandiloquentes pour impressionner. C'était leur rôle et ils le prenaient très au sérieux : il était tellement rare qu'ils aient à le jouer devant un public. Il leurs importait peu, aux ifs, que ce public se résuma à un garçon et son chat, l'important était qu'ils soient impressionnants. Selmar, lui, eut simplement une impression étrange de déjà-vu. Mais s'il avait su que les ifs mettaient tant de cœur à être impressionnant, je suis sûr que Selmar aurait eu la gentillesse d'être impressionné. Le petit chat ne les remarqua même pas, continuant de suivre au pas son nouveau maître en bondissant d'un gravier blanc à l'autre. Ces petits cailloux blancs parsemés ci et là donnaient les pistes de ce chemin à suivre, qu'il fallait ne pas perdre, pour arriver à bonne destination.

A moment donné, le long de cet interminable corridor, Selmar sentit quelque chose de très fort autour de lui. Cela lui arrivait parfois. Une de ces forces mystiques et inspirées qu'il partageait avec le monde en se mêlant aux grandes choses. Son aura très sensible était infallible. Il percevait une présence familière tout à côté de lui, comme si simultanément un spectre dans le monde des esprits était venu lui tenir compagnie. Quand cela se produisait, Selmar adoptait toujours la même attitude : il fermait les yeux et tendait sa main, en marchant, pour qu'on la lui prenne. Il n'y avait

personne, bien évidemment, mais cette nuit-là, cette nuit si spéciale, il y eut comme une réponse. Sa main fut prise en retour. Quelque chose ou quelqu'un serra cette main tendue dans le vide. Cela n'avance à rien que de se demander s'il s'agissait de l'Amour, de la Mort ou des deux, je n'en sais rien (peut être Selmar n'en savait rien lui non plus), le fait est que pendant toute la longueur de l'allée d'if, Selmar ne marcha pas seul. Il avait les yeux fermés, le petit chat sautait dans tous les sens, et on avait pris sa main pour l'accompagner dans ce couloir sombre. Cette présence le guidait calmement et il allait, apaisé, au-devant de son destin.

Quand Selmar rouvrit les yeux, il n'y avait plus les ifs au long cou et il était dans une clairière plane, une plaine à ciel grand ouvert. La lune, timide parce qu'elle était pleine, se cachait derrière des nuages en formes de couvertures. Mais les étoiles, elles, n'avaient pas peur de se montrer. Dans le ciel d'abîmes, elles dessinaient milles histoires plus géniales les unes que les autres. Il y avait tellement d'étoiles que l'on pouvait inventer à souhait les dessins de beaucoup d'autres histoires, toujours encore plus géniales que les autres. Selmar rêva voler un temps dans ce ciel d'imaginaire sous la forme d'un oiseau majestueux. Il atterrit finalement devant une tombe qu'un cercle de cendre entourait. Au loin, en fronçant les sourcils, on pouvait distinguer le mur d'enceinte du cimetière. Et de l'autre côté du mur d'enceinte ? Probablement, y avait-il le vide où l'on pouvait tomber le temps d'une chute infinie... C'était donc ici la fin.

*

En réalité, des milliers de tombes se dressaient d'une paix de pierre sur la clairière, mais Selmar n'en vit qu'une seule. Il était attiré irrésistiblement vers elle par un magnétisme mystérieux. Un éclair d'esprit fit craindre à Selmar d'être le jouet d'un rêve, mais pourtant, cette fois-ci, il n'en était rien. Et quand il y eut songé pour de vrai, il n'éprouva pas le besoin de se pincer la chair. Il était réveillé et en train d'accomplir ce pourquoi il avait si longtemps appris à voir, ce pourquoi il avait si longtemps marché.

Il s'approcha de la lourde stèle, un pas était hésitant et craintif, le second était convaincu et héroïque. Le chat noir, lui, n'osa pas dépasser le cercle de cendre qui délimitait le périmètre de la tombe car il y avait cette lourdeur dans l'air qui lui laissait penser que là n'était pas son rôle. Selmar était maintenant au pied de ce monument funeste. Tout son être était plein à ras bord car il l'avait trouvée. Elle. Dessus, il put lire, malgré la nuit épaisse, une épitaphe, gravée en des temps jadis comme en témoignaient les lettrines d'or des quatrains suivants :

*Ci-gît par delà le Ciel, par delà la Terre,
La révélation vide d'un monde illusoire.
Ici ou là, il ne reposera que le lierre,
Car toute mort ne peut être que l'accessoire.*

*La belle tombe, cachée et cherchée en trésor,
Est celle de l'homme qui avait bien compris
Que les questions de vie, certitudes de mort
Doivent être oubliées pour connaître la Vie*

Selmar ne comprit qu'à moitié ce qu'il venait de lire et qui était, qui plus est, à moitié effacé. De ses yeux pétillants, il parcourait toute la largeur de la stèle. Selmar dégagea les fils pendants de lierre qui couvraient la pierre. Il le fit en hésitant et gauchement, de ses doigts fins, du bout de sa main tremblante, comme quand on ose tout juste coiffer, pour la première fois, sa belle fiancée. À ce geste, le souffle du vent vint se mêler, pour déshabiller la tombe, sur laquelle on pouvait lire enfin le nom du défunt enterré là. Les capitales gravées apparurent : « SELMAR ».

Tout au fond, cette révélation n'avait rien d'un secret pour lui, et elle ne changeait pas grand-chose. Depuis qu'il était tout petit, depuis qu'on lui avait donné une mémoire pour se souvenir des choses, Selmar avait toujours su qu'il en était ainsi. Il lui avait fallu beaucoup marcher, et voir tant de cimetières avant d'en trouver la preuve. Aujourd'hui, elle se tenait là, froidement,

silencieuse, comme endormie. Selmar était mort.

*

Selmar s'allongea en étoile sur l'herbe qui bordait sa propre tombe. Une croix marque encore aujourd'hui cet emplacement. Son esprit était paisible, et aussi difficile que cela puisse être à réaliser, il ne pensait à rien. Objectivement, cela dura une dizaine de minutes, mais Selmar, lui, n'aurait pu dire combien de temps cette absence dura. Le pauvre petit chat, de l'autre côté d'un mur qui n'existait pas, le regardait fixement, avec inquiétude, car il croyait son ami mort.

Puis Selmar, sur le dos, vit le ciel et tous ces dessins qu'il s'imaginait. Dans le ciel, il lut. Il lut clairement et comprit pour la première fois de sa vie, si on peut le dire ainsi. Personne n'eut besoin de lui expliquer, il comprit ce que les autres ignorait. D'abord, Selmar ressentit en un frisson agréable l'ensemble du monde. Il commença par prendre conscience des milliers de choses qui l'entouraient. Il y avait ses os et ces tissus qui pourrissaient sous lui, à quelques mètres de profondeurs. Puis, quelques secondes plus tard, il était dans la tête du chat qui avait peur et sentit les idées grises de ce chat glisser sur lui. Ensuite, en fermant les yeux et en se concentrant, Selmar vit l'allée des ifs, les corps plumés des cygnes dans le lac. Son esprit explosait dans tous les sens, Selmar vivait quelque chose de merveilleux, d'universel, d'intraduisible. Après, il avait dans la bouche le goût de son rêve et des croissants saupoudrés d'amande. Il entendit le clapotis des serpents qui crachaient, le grincement de la corde du pendu. Il était le pinceau de feu l'artiste, le voile dansant de la déesse, il était un caillou jeté par les grosses têtes. Il était dans le trou de la vieille, ou à côté, tenant le fusil du Général. Il pouvait devenir une statue comme le fossoyeur ou son husky sous les lueurs. Il s'empalait à souhait sur les grilles d'entrée du cimetière, tantôt dans la peau d'un écolier, tantôt sous le plumage d'une colombe. Il était là-bas et ici, hier et aujourd'hui. L'esprit de Selmar voyager sans bouger. Il ressentait tout ça. Il découvrait des endroits magnifiques qu'il n'avait jamais su voir, que ces pieds n'avaient jamais foulé, et cela à l'intérieur de sa propre tête. Il comprenait. Le temps n'avait plus d'importance, depuis quand était-il mort ? La fin, le début, étaient des idées qui ne voulaient plus rien dire. L'espace n'existait plus, le temps non plus. Qu'était-ce par rapport à l'infini qui s'étendait dans son esprit où toutes les choses existaient ?

Une réalité toute particulière frappa Selmar tandis qu'il apprenait à voir à travers les choses. La Mort était partout, comme éparpillée. Il la ressentait gravement dans la moindre poussière de ce monde. Elle inspirait, se respirait. Elle n'était pas un poison qui se diffusait insidieusement dans notre sang, elle était bien plus. Elle était une partie de chacun d'entre nous ou peut être étions-nous chacun une partie de la Mort. La vérité éclata dans sa tête comme une étincelle : Nous étions tous mort et enterré depuis longtemps. Le monde dans lequel les hommes croyaient être en vie était celui de la Mort. Tout ce que les autres croyaient était faux : la Mort ne nous attendait pas, elle nous avait déjà. Selmar en était la preuve. Il voyait clairement dans le jeu de la Mort. Quand il songea au monde dans lequel il avait l'habitude de se réveiller tous les jours, il ne put s'empêcher de le trouver horrible. Nous n'étions tous que des cadavres verts bien maquillés qui allaient sans but, en rampant debout, tels ces arbres qui même morts restent droits. Rongés par l'ennui, nous en devenions désœuvrés au point de nous divertir des pires horreurs. Nos corps et leurs âmes étaient inlassablement torturés de milles souffrances mais nous avions pris l'habitude de les encaisser naturellement. La Mort régnait en prêtresse sans que quiconque n'ose seulement le réaliser. Nous étions tous déjà mort. Comment pouvait-on croire une seule seconde que ce monde bien trop réel était la Vie ?

Le corps de Selmar avait beau être allongé là, comme une étoile sur l'herbe, son esprit s'élevait encore et encore... Marcher, voir était devenu inutile, il existait enfin. Tous ces points d'interrogations qu'il rencontrait sur son chemin de pensée se transformaient. Plus il avançait, plus ces traits tordus et laids devenaient de belles idées d'immensité. Et, comme tous ces dessins de lumière dans le ciel noir, les courbes dansaient pour être ce que l'imagination avait toujours voulu être, transcendées en une sorte de vérité universelle. L'ascension de Selmar était progressive et en suivant cette progression, le vrai monde se dévoilait à lui. Les solutions s'imposaient sans qu'il n'ait

jamais besoin de les chercher. Selmar ne cherchait plus, il trouvait. Il se laissait porter vers le haut, toujours plus haut, comme tiré par un fil, au beau milieu d'un vide tout plein de vérité qu'il voyait, qu'il dépassait, et contemplait en contrebas. Pendant ce voyage, il résolut des problèmes que nous ne pourrions même pas concevoir. Puis il s'attaqua à l'innommable sans éprouver l'ombre d'une crainte. Je ne peux raconter ce dernier affrontement car les mots qui me le permettaient ne peuvent être écrits (ils ont été détruits parce qu'ils étaient interdits, il y a longtemps déjà), mais Selmar alla encore au-delà.

Tout à coup, de tout là-haut dans sa tête, Selmar vit que son corps était réellement en train de décoller. Il ne touchait plus terre, il s'élevait littéralement au-dessus du sol. Il ne changea pas de position, restant dans les airs, allongé en étoile. Selmar volait dans la nuit comme un oiseau majestueux. Petit à petit, il s'approchait des dessins qu'il y avait dans le ciel, il dépassa le sommet des grands ifs gardiens de la plaine. Selmar s'échappait du royaume de la Mort, de ce monde qu'il voyait sous une nuit nouvelle. Il allait vers la Vie, la vraie, celle que les hommes avaient oubliée. Quand il fut très haut, le ciel s'ouvrit en laissant briller une ombre blanche. Il y eut une grande lumière et, à partir de là, je ne saurais dire ce qu'il est exactement advenu de Selmar. Il disparut sans plus d'accessoire dans le ciel d'imaginaire. Ainsi s'écrivit son histoire entre les étoiles blondes.

Il naquit peut-être dans un autre monde, dans des siècles passés, peut-être dans une autre dimension, parallèle, ou, que sais-je, chez nos amis les extraterrestres ... Quoi qu'il en soit, en bas, sur la terre ferme et devant ce spectacle, le petit chat resta la gueule bée car il venait de voir son ami aller à la Vie.

Chapitre Quatre (épilogue) : Le Sommeil

*

PLUS loin, mais pas assez loin pour que la nuit soit jour, au-dessus de la tombe cassée, le vieux fossoyeur et son triste husky se défigèrent tout doucement, en commençant par le petit orteil, puis le deuxième plus petit, et ainsi de suite, en remontant ensuite.

Une fois un peu mieux mobiles, ils se secouèrent pour faire tomber la poussière qui s'était installée sur eux. Le chien en tornade, le maître de façon plus décente (la nature humaine obligeant). Être une statue toute la journée durant était une chose plus éprouvante que ce que l'on pourrait croire a priori. Avant de pouvoir se déplacer à nouveau, ils durent faire plusieurs étirements pour ne pas casser leurs membres fragilisés au niveau des articulations. Puis, le fossoyeur regarda la lune dans le ciel pour savoir quelle heure il était exactement (car il n'avait jamais eu confiance en les montres qu'il jugeait fourbe mais connaissait bien la lune). Pendant qu'il se livrait à tous les calculs nécessaires à l'obtention de l'heure précise, il vit dans ce même ciel une grande lumière éclatée qui, l'espace d'un instant, évinça son horloge et les étoiles blondes. Le vieux n'en fit pas une affaire, préférant croire que ses yeux s'étaient trompés. Ceux du husky, d'yeux, restèrent eux scotchés à la voûte en attendant la suite, qui n'arrivait pas, de ce joli feu d'artifice. Le fossoyeur se tourna finalement vers son chien pour lui dire qu'il était L'heure.

Le fossoyeur voulait dire par là que cette journée, qui avait été bien longue, quatorze pages déjà, devait maintenant se terminer. Alors tous les deux, ils boitèrent jusqu'à la grille d'entrée du cimetière qui était à quelques pas claudiquant de là. Marcher était un peu long et difficile mais il fallait fermer la grille car telle était la dernière des tâches quotidiennes.

La grille était nue et toute propre, aucun corps n'y était encore épinglé. Il faut dire qu'il était un peu tôt dans la nuit, puis, les somnambules étaient rarement assez stupides pour s'empaler sur une grille ouverte. Le fossoyeur poussa de toutes ses forces les battants lourds, un par un. La grille fut fermée en grinçant terriblement bien entendu, comme une chauve-souris, puis une chaîne en nouait les battants. Les piques en haut d'elle brillaient, appointées du matin. Une feuille d'arbre qui tombait doucement s'embrocha pour en démontrer l'efficacité. Le fossoyeur était fier de son travail et il pouvait l'être car cela avait été une journée rudement bien menée.

Son sourire fier devint radicalement un trait plat et inexpressif : le vieux songea à toutes ces gens qu'il avait vues entrer dans le cimetière, tandis qu'il était une statue... Les statues voient mais ils ne les avaient pas vu ressortir. Le vieux savait très bien ce qu'il était advenu d'eux. Il ne prit pas la peine d'imaginer toutes ces horreurs. Des morts, il en avait l'habitude et l'habitude allège la peine. Même s'il se cacha bien de partager ses réflexions avec son chien, un long silence lourd le trahit et le husky fondit aussitôt en larmes, une flaque. Le fossoyeur prit le chien dans ses bras et tandis qu'il le réconfortait, il bailla, las, en pensant qu'il allait falloir se lever tôt le lendemain dans le matin, car cela promettait d'être encore une grosse journée. Il y avait tellement de trou à creuser...

*

Le fossoyeur portait toujours son chien qui ne pleurait plus mais qui reniflait tristement pour sécher ses poils trempés de larmes. Ils allaient jusqu'au tacot (un corbillard aussi vieux que le vieux) garé dans l'allée principale où était la tombe du Général et de sa veuve. La route n'était pas longue puisqu'ils dormaient dans le cimetière. Le fossoyeur posa le husky côté passager et lui mit la ceinture très consciencieusement. Il prenait toujours ce genre de précaution, les accidents sont si vite arrivés en ces temps modernes. Le tacot toussa à plusieurs reprises avant que son ronron ne résonne dans le cimetière endormi.

Aussi improbable que cela puisse paraître, le tacot boitait. Tout doucement, ils remontèrent ainsi l'allée principale jusqu'au petit parc. Le vieux roulait les phares éteints pour que le chien ne vît pas les cadavres étalés sur le chemin. L'astuce était habile mais des fois, alors que le tacot roulait tranquillement sur le gravier, ça secouait un peu parce qu'on passait sur quelque chose de dur. Le

chien comprenait, il n'était pas stupide (même s'il était un peu cabot), et il ne pouvait pas s'empêcher d'éclater en sanglots à nouveau. Le fossoyeur abandonna l'idée de consoler la pauvre bête car il savait bien qu'il n'y pouvait rien. En fait, depuis tout à l'heure, son esprit était bloqué dans un coin de sa tête. Il n'avait cessé de se demander ce que pouvait être cette lumière aveuglante tombée du ciel. Cette chose-là était bien étrange. Le paysage d'arbres morts défilait par la fenêtre, puis il se figea.

Le tacot s'arrêta le long d'une rangée de tombes dans la zone pauvre du cimetière où l'on enterrait plutôt les prolétaires, les putains et les cocus. Le vieux sortit, fit sortir son chien, et prit un des chemins qui découpaient la pelouse où les tombes poussaient. C'est là qu'il dormait. Le cadre n'était pas réjouissant car les tombes n'étaient pas forcément très décorées (les fleurs coûtaient chères en ces temps modernes) mais l'endroit était bien exposé. Ils se dirigèrent vers un chêne géant assez austère. Le vieux dormait en dessous comme ça il était un peu à l'abri des intempéries. Il y avait installé sous le vieil arbre, un large cercueil de bois et une tablette de chevet sur laquelle était posé un réveille-matin, un verre d'eau à moitié vide, et une vieille lampe à huile. Les lourdes et hautes branches du chêne étaient aux pattes des araignées qui y tissaient leurs toiles. Le fossoyeur avait fabriqué le grand cercueil sur mesure pour que ce soit un lit assez confortable. Il y avait largement assez de place pour lui et son chien et le fond aménagé de plusieurs couvertures en faisait une couche plutôt moelleuse. Le vieux se déshabilla derrière l'arbre ayant gardé une once de pudeur dans cette intimité partagée. Le triste husky grimpa le premier dans le cercueil où il s'emmitoufla sous les couvertures. En chemise de nuit, le vieux régla le réveille-matin avant d'aller lui aussi se coucher.

Dans leur cercueil grand luxe, à travers les branches et les toiles d'araignées, ils voyaient le ciel de la nuit allongé à l'envers au-dessus d'eux. Les étoiles scintillaient et menaçaient de tomber pour s'écraser sur la terre. Il fallait dormir, mais le fossoyeur détestait rêver, autant qu'il détestait le ciel : cela lui faisait terriblement peur. Sans faire exprès et sans comprendre, tandis que son esprit divaguait en méditations absurdes, le fossoyeur pensa à ce jeune garçon qui l'avait salué, ce matin, avec son sac de cuir en bandoulière, son chapeau sur la tête et sa pipe à la bouche. Il avait une tronche sympathique. Lui non plus n'était pas ressorti. Tout insensible qu'il pût être, le vieux eût un pincement au cœur qui lui picota. Puis, il regarda le ciel et, comme à son habitude, comme le lui répétaient ses supérieurs hiérarchiques, dit fort pour lui-même : « les ordres viennent de là-haut », en pointant les nuages de l'index. On n'y pouvait rien changer alors il referma la boîte du cercueil car il préférait encore ne pas voir le là-haut, de crainte de ce qui pouvait en venir.

*

Tout à coup, quelque chose gratta sur le couvercle de bois du cercueil. Le vieux sursauta. Puis tout doucement, on entendit un petit miaulement apeuré. Le vieux se trouva bête d'avoir sursauté pour un pauvre chat qui avait peur tout seul dans la nuit (il connaissait bien le langage des bêtes) et comme il avait beaucoup d'amitié et de tendresse pour les animaux, il ouvrit son cercueil, prit le petit chat, et le mit tout à côté du triste husky. Il ferma cette boîte remplie de tristesse. Ils s'endormirent assez rapidement.

Au loin, on entendait une rumeur qui montait crescendo. C'était des voix humaines. On entendait comme une fête, une sacrée sarabande. Des voix chantaient et il y avait aussi des claquements de mains et des rires grossiers. Ça se rapprochait... Les autres débarquèrent depuis l'allée principale juste devant la tombe du père fossoyeur, comme ils l'appelaient. Sous le chêne géant, ils étaient tous là et ils se promenaient en festoyant, célébrant la Mort haut et fort :

Le peintre, du bout du bras, tenait le plus haut possible la corde accrochée à sa tête, pour ne pas oublier qu'il était pendu. Il essayait de chanter mais aucune voix ne sortait, il ne pensait pas à desserrer le nœud. La vieille dont les articulations étaient inversées, marchait un peu comme un robot en rappant à sa manière et toujours aussi obscurément. En réalité, elle cherchait à remercier chaleureusement le fossoyeur pour son trou. La déesse s'était faite méchamment entamer une cuisse

car un chasseur l'avait croquée. Cela ne l'empêchait pas de danser, dans la nuit, cela rendait encore mieux. On voyait, à travers le trou qu'elle avait gros au milieu de la poitrine, les restes de l'ange qui rampaient. Le coquin avait renfloué ses ailes brisées de plumes volées aux cygnes noirs. Sa sainteté le curé et le fils de Satan jouaient à saute-mouton, l'esprit était bon enfant, ils avaient échangé leurs visages pour rigoler. C'était le défilé des cadavres, c'étaient des morts-vivants et c'était beau : Les amoureux se roulaient des pelles l'un tout contre l'autre. Les intellectuels décapités avançaient en faisant rouler de leur pieds leurs têtes qui chantaient : La BalLade dU ciMeTièrE.

RIDEAU

Omer Ivan Disib

juillet/août 2008

La Grande-Motte, dans un hôtel aux trois étoiles et au nom de planète